

claude.duberseuil



Gisèle !

Qu'ont-ils fait de toi ...



Préface de Pierre-Robert LECLERCQ

Du même auteur :

- *Les années « mornifle »*
Editions EDILIVRE
- *Trop de fausses notes pour de l'Amour...*
Editions EDILIVRE
- *Marcelline ! Qu'as-tu fait de toi...*
Editions EDILIVRE

NOTA BENE :

Ce livre est un roman. Les personnages et les situations décrits sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence et fortuite.

Remerciements à :

***Lydie HERBAUT** pour avoir assisté l'héroïne dans le périple de l'auteur...*

Catherine SARAMITE, coach de Gisèle et ALEXIS de l'Opéra de Paris.

Préface

Il était une fois Fernand et Marcelline que la guerre sépare. La guerre dite « drôle » s'achève pour Fernand par la captivité. Marcelline seule pour les travaux de la ferme, n'est pas frivole, mais la chair est faible, et une Gisèle voit le jour.

Cette naissance met un point final à un roman dont Marcelline est le centre, mais – préméditation ou nécessité – le romancier ne pouvait laisser Gisèle sans avenir. La voici à son tour au cœur d'une histoire qui la mènera à l'Opéra de Paris, l'une des plus étonnantes étapes sur la route d'un destin des plus romanesques.

Claude Duberseuil n'est pas un auteur miniaturiste. Un fait en imposant un autre, un personnage en suscitant plusieurs, il n'est à l'aise que dans le volume d'une saga. Après les champs de la Somme, nous voici entraîné dans un couvent de religieuses, dans le luxe du château d'un haut-bourgeois héritier de nombreuses usines de filatures, dans la vie personnelle et professionnelle d'une danseuse étoile. Ces divers lieux se prêtent à des mises en scène dans lesquelles les heurs et malheurs des existences offrent à l'auteur de quoi présenter les caractères de ses personnages et de broser des ambiances aussi différentes

que celle du milieu rural et celle des scènes où l'on triomphe en dansant sur le Giselle de Tchaïkovski.

On a donc bien là les différentes facettes d'une histoire familiale qui couvre plusieurs générations, mais s'y ajoute ce qu'il convient d'appeler « fait de société ». En l'occurrence, il en est trois, l'abandon d'un enfant, le comportement des familles d'accueil, la recherche de son identité par la connaissance de ses origines. Duberseuil développe les trois et y ajoute la volonté de construire un destin artistique pour un épanouissement dans un univers qui n'est pas le vôtre. Et là, nous entrons dans ce que, assez péjorativement, on appelle le mélo – comme si Madame Bovary ou Guerre et Paix n'en était pas.

Dans le mélo, Duberseuil évite tout ce qui donne au genre son ton geignant qui fait pleurer dans les chaumières, les barres d'immeuble et les hôtels particuliers. Gisèle, sœur Marie-Clotilde, Alexis, Grégory, Charles-Henry, Fernand, Marcelline... ce qui leur donne chair et présence, c'est d'être moins des héros et des héroïnes de saga que les images de personnes réelles que le lecteur peut croiser dans la rue, son immeuble, à l'atelier au bureau.

L'expression « tranche de vie » n'est pas élégante. Disons « séquences » pour définir les multiples facettes que Duberseuil juxtapose ou enchevêtre pour bâtir – un verbe qui lui va bien – son attachante Gisèle.

Pierre-Robert LECLERCQ

Romancier, essayiste, auteur dramatique.

Critique littéraire français.

I

Le son de la cloche résonnait de son timbre clair, sous les voûtes de la galerie du cloître du monastère des Visitandines. Les sœurs moniales de la Charité se pressaient, à petits pas, vers la chapelle pour l'office des Laudes¹. Têtes baissées, les mains dissimulées dans le revers de leurs larges manches, ces ombres noires disparaissaient derrière les piliers des cintres de pierre, à l'aube de ce matin d'août 1942. Peu de temps après, des chants surgirent et s'amplifièrent sous l'enfilade austère du cloître pour se fondre vers la petite chambre-cellule de Gisèle. Elle était déjà réveillée par la luminosité naissante du jour venant de l'étroite fenêtre. A cinq heures du matin, elle fixait, sa petite bouche ouverte, les grosses poutres en bois du plafond. La douce musique des chants liturgiques des sœurs immobilisait son regard semblable à un recueillement méditatif.

¹ Première messe du lever du jour.

Dès son arrivée au monastère, le 14 août 1942, la mère supérieure avait confié la petite Gisèle, âgée de deux jours, à sœur Marie-Clotilde. La novice, qui venait de prononcer ses vœux, accueillit le nouveau-né comme un enfant du Bon Dieu. Cette jeune femme ressentait en elle l'instinct maternel que son engagement religieux devait révoquer.

Sœur Marie-Clotilde était très attentionnée pour sa protégée. Lorsqu'elle la prenait dans ses bras, elle la serrait contre sa poitrine sertie sous son aube et la berçait en lui chantant le dernier cantique du moment. Gisèle avait à peine quinze jours, que déjà elle percevait la douceur de ces chants sacrés.

Le monastère avait recueilli huit enfants. Deux avaient moins d'un mois et demandaient beaucoup d'attentions, trois autres commençaient à marcher et n'allaient pas tarder à être placés dans leurs nouvelles familles. Les trois grands, entre quatre et cinq ans, étaient déjà des orphelins de la guerre. Chaque enfant était sous la protection d'une sœur. Vers treize heures, les religieuses se promenaient avec chacune leur bambin qu'elle tenait dans les bras, ou par la main, en faisant le tour du cloître. Dès que l'un d'eux se mettait à pleurer, alors, elles reprenaient en chœur un chant de l'office. Les enfants aimaient beaucoup ces mélodies et les plus grands chantonnaient avec les sœurs, ce qui réjouissait la petite communauté.

Le lait était rare ; seule une fermière de Longueau approvisionnait chaque jour la congrégation. Les sœurs

arrivaient tout juste à faire face à leurs besoins. Elles cultivaient un potager derrière la chapelle, bien exposé, plein sud. Elles subsistaient aussi, grâce aux dons des fidèles qu'elles compensaient par des prières. Tous les dimanches, trois sœurs, à tour de rôle, se rendaient à l'office de la cathédrale. Là, elles rencontraient, soit l'Evêque ou le Vicaire général, qui avait toujours une bonne intention pour subvenir à leurs attentes.

Hormis cette visite de courtoisie à la cathédrale, les moniales ne sortaient jamais du monastère. Il faut dire qu'Amiens était occupée depuis deux ans et la gestapo surveillait les allées et venues des habitants. L'Hôtel de Ville était devenu le siège de la Kommandantur et le centre-ville ressemblait à une ville allemande, avec les nombreux panneaux de signalisation qui recadraient la présence de l'occupant.

Amiens n'avait pas été épargnée par les premiers bombardements. Des façades d'immeubles, éventrées ou en ruines, dressaient un décor lugubre. Peu de monde circulait dans les rues. Seuls les besoins de première nécessité obligeaient les plus vaillants à s'y aventurer. Les agents de la gestapo filtraient tous les passants, en quête de juifs dissimulés qui, découverts, étaient immédiatement arrêtés et transférés sur Drancy et aussi depuis quelques mois sur Compiègne, pour un départ vers les camps en Allemagne.

L'année 1942 marqua un tournant décisif dans le déroulement de la guerre, les offensives de l'Axe ayant été partout stoppées. En novembre, l'invasion de la

zone sud par la Wehrmacht discrédita le régime de Vichy, incapable de s'y opposer. En France la confrontation s'organisa. Des mouvements de résistants, menés par un envoyé du général De Gaulle, un dénommé Jean Moulin, se regroupèrent et agirent pour combattre l'occupant. Celui-ci, devenant irritable, redoubla les représailles et les descentes inopinées pour traquer ceux qui ne correspondaient pas à l'idéologie du Führer.

Un matin de cet hiver précoce, un camion bâché de la Wehrmacht et un side-car s'arrêtèrent devant le porche du monastère. Des hommes casqués et en armes en descendirent, assistés de civils en manteau de cuir ; deux femmes de la Wehrmachtshelferinnen² en uniforme les accompagnaient. Ils frappèrent violemment sur la grosse porte en bois sans prendre la peine de tirer la chaînette sur le côté. L'officier utilisa la crosse de son pistolet et ordonna :

– Ouvrez, c'est la gestapo ! Nous devons inspecter votre couvent. Ne tardez pas sinon nous savons comment vous faire ouvrir !

Les coups assénés avaient répandu la terreur dans le monastère. Les religieuses horrifiées allaient dans tous les sens. Elles ne doutaient pas de ce qui pouvait leur arriver, vue la sauvagerie des intervenants. Elles allèrent chercher les enfants et se réfugièrent dans la chapelle.

² Auxiliaire féminine SS de l'armée allemande

Sans prendre la peine d'entrebâiller le judas, la mère supérieure, bravant l'adversité avec courage et guidée par sa foi, se hâta de débloquent la grande barre transversale des deux battants, libérant les vantaux de la lourde porte.

Les soldats en armes, les hommes en civil ainsi que les deux femmes en uniforme de l'armée allemande s'engouffrèrent dans la cour, parvenant au hall d'accueil. Puis, ils s'engagèrent immédiatement dans les galeries du cloître. On avait l'impression qu'ils connaissaient les lieux. L'officier ne prit pas la peine de se décoiffer et c'est le pistolet à la main qu'il s'adressa à la mère supérieure :

– Ma sœur, nous savons que vous cachez des enfants juifs, nous avons été informés de votre trahison. Nous allons devoir vous arrêter pour vous juger. Je vous invite à nous remettre de suite ces enfants, ce qui nous évitera de fouiller votre établissement.

– Mais, monsieur l'officier, ici c'est une maison de prières. Nos sœurs moniales sont des religieuses contemplatives, vouées en cette période difficile, à la charité. Nous avons recueilli des enfants qui ont été abandonnés par leurs parents ou orphelins. Nous n'avons que des enfants de familles d'Amiens ou des alentours.

– Ma sœur vous mentez ! Nous savons que vous cachez des enfants juifs ! Nous allons fouiller vos locaux.

La patrouille avait déjà anticipé ses investigations. Les civils comme les militaires forcèrent les accès et

pénétrèrent dans les chambres, le réfectoire, les cuisines, la salle de lecture et la lingerie. Le bureau de la mère supérieure fut en partie saccagé dans l'espoir d'y trouver un indice. A leur grande surprise, il n'y avait plus une sœur présente. L'officier en furie s'en prit à la mère supérieure :

– Vous mentez ma sœur ! Où sont toutes ces dames et les enfants ?

Au moment où la mère supérieure était déjà en joue avec le pistolet de l'officier et le pistolet mitrailleur d'un soldat, une des femmes militaires de la Wehrmacht éleva la voix devant la chapelle :

– *Kommandant... Kommandant ! Sie sind in der Kapelle !*³

– *Machen Sie sie sofort ausgehen, ich bitte Sie !*⁴

– *In ihren ordnungen mein Kommandant !*⁵

Les religieuses, le dos courbé, sortirent de la chapelle l'une après l'autre, tremblantes de peur, serrant contre elles les enfants qui ne comprenaient pas la tragédie dont ils étaient les victimes. Elles furent alignées dans la galerie du cloître. Les deux femmes SS prirent en charge les enfants qu'elles conduisirent à l'intérieur du réfectoire, pendant que les hommes de la gestapo les questionnaient une à une :

– Où sont les enfants juifs ? Vous le savez ! Dites-le nous et vous aurez la vie sauve.

³ Commandant, Commandant ! Elles sont dans la chapelle !

⁴ Faites-les sortir immédiatement, je vous prie !

⁵ A vos ordres mon Commandant.

– Monsieur, il n’y a pas d’enfants juifs ici, ce ne sont que de pauvres enfants abandonnés par leurs parents ou orphelins.

– Vous mentez, nous savons qu’il y a deux enfants juifs ici !

Chaque sœur tint le même langage. Les hommes s’énervèrent et les menacèrent de leurs armes, mais elles restèrent formelles, soutenant leurs propos. Au bout de quelques instants, une femme SS sortit du réfectoire avec un bébé dans les bras :

– *Kommandant, diese kleine Mädchen ist eine Judin !*⁶

– Madame la supérieure, nous en avons déjà trouvé une, dites-moi où est l’autre enfant avant que je vous arrête toutes pour vous conduire à la Kommandantur !

– Mais non monsieur, ce n’est pas possible, cette petite fille n’est pas une juive !

– Ma sœur, vous mentez ! Cela ne trompe pas : regardez ses cheveux noirs, ses yeux et son visage, c’est tout à fait celui d’une juive ! N’insistez pas nous l’embarquons.

– Mais monsieur, cette enfant n’est pas une juive ! C’est Gisèle, elle nous est arrivée en août, elle a tout juste cinq mois. J’ai la lettre de reniement de sa maman dans mes archives. Je peux vous en apporter la preuve. Laissez-moi aller à mon bureau, je vous la ramène tout de suite.

⁶ Commandant ! Cette petite fille est une juive !

L'officier donna l'ordre à un soldat en arme de l'accompagner. La mère supérieure n'eut aucun mal à rapporter très vite le document.

– Tenez monsieur l'officier voici la lettre, cette enfant vient d'un village près de Montdidier. Elle a été abandonnée par sa maman qui ne pouvait pas l'élever. Tenez, j'ai aussi la photo de sa maman qui était dissimulée dans le lange du bébé à son arrivée.

Tout le monde était suspendu à la réponse du commandant. On venait de lui présenter la preuve que cette enfant était bien la petite Gisèle qui venait d'Onvillers.

L'homme marqua un temps d'arrêt sur cette défaite qui remettait en cause le bien-fondé de la perquisition et annonça :

– Ma sœur, nous ne sommes pas convaincus de l'authenticité de votre document. Nous allons contacter la Kommandantur de Montdidier pour qu'elle nous confirme vos propos. S'ils s'avèrent faux, nous reviendrons. Vous serez toutes traduites devant notre tribunal pour trahison et serez dirigées avec vos enfants vers nos regroupements en Allemagne.

L'officier donna l'ordre à toute la patrouille de regagner le camion. Ils repartirent, laissant un grand silence derrière eux. Les sœurs se dirigèrent vers leurs chambres et les enfants retrouvèrent, soit leur lit pour les plus petits ou la salle de jeux pour les plus grands.

La mère supérieure était très inquiète : « Cette petite Gisèle ne serait pas celle qu'on avait prétendue

qu'elle soit ? Et s'ils ne trouvent pas la preuve de sa naissance dans son village et la justification de son abandon ? Nous sommes perdues ! », se disait-elle.

Elle ignorait que la maman de Gisèle avait eu la visite, chez elle, de l'officier de la Kommandantur de Montdidier et que celui-ci pouvait même apporter la preuve de l'abandon de Gisèle, puisqu'il était intervenu en gare de Montdidier auprès de celles qui effectuaient le voyage pour l'amener au monastère⁷.

Lors de la perquisition, deux religieuses, Marie-Luce et sœur Marie-Josèphe n'étaient pas présentes, ni les deux enfants qui étaient sous leur protection : David et Rachel. La mère supérieure et toutes les sœurs moniales allèrent à la chapelle pour prier le Seigneur. La patrouille allemande ne revint jamais.

Gisèle était devenue l'enfant adorée de la congrégation. Il faut dire que la douceur de son visage, ses beaux yeux, son teint mat et ses cheveux châtain avaient dérouté l'investigation ordonnée qui venait sûrement d'une délation intentionnelle. La maman de Gisèle, elle, dans la douleur de son abandon, avait, par ses prières, contribué à sauver deux enfants juifs et les religieuses de la congrégation de la Charité qui les protégeaient.

Sœur Marie-Clotilde était persuadée, depuis le premier jour, que cette petite Gisèle était une enfant du Bon Dieu. Elle en fut convaincue par ce qui se passa

⁷ Voir Marcelline ! Qu'as-tu fait de toi...

pendant la perquisition de la patrouille allemande. Gisèle avait été envoyée par le Seigneur pour sauver la vie des sœurs du monastère des Visitandines.

La mère supérieure était une femme très sévère ; elle ne s'autorisait aucun sentiment affectif en dehors de la seule adoration pour laquelle elle se vouait : le Seigneur Jésus. Elle trouvait que sœur Marie-Clotilde avait un amour trop prononcé pour Gisèle. En dehors des prières quotidiennes à la chapelle, sœur Marie-Clotilde ne quittait pas une seconde « sa » petite Gisèle. Elle ne cessait de lui chanter tous les cantiques de la liturgie ; le regard de l'enfant restait fixé sur le visage de celle qui l'adorait. La mère supérieure tenta, sans succès, de les séparer en confiant Gisèle à une autre religieuse, oubliant le geste du Seigneur lors de la perquisition de l'hiver.

Les mois passèrent. Gisèle commençait à marcher. Sœur Marie-Clotilde passait la cordelière servant de ceinture à son aube sous les bras de l'enfant et, la soutenant légèrement, elles avançaient toutes les deux jusque dans les galeries du cloître. Gisèle poussait des petits cris de joie qui résonnaient comme un écho venant de la chapelle dont la porte était entr'ouverte. Ces promenades devenaient incontournables pour Gisèle, avec la complicité de sœur Marie-Clotilde et leur plaisir était partagé.

Quelques semaines plus tard, la cordelière reprit son utilité de ceinture. Gisèle était une enfant surprenante,

avec un large sourire quasi permanent, elle était infatigable. Elle chantonait tout le temps. Bien sûr, la sœur lui fredonnait aussi des chansons enfantines et lui apprit “ Dansons la capucine...” avec les autres enfants. La fillette adorait toutes ces comptines et dès que la sœur prenait ses deux mains pour danser “ la capucine”, c’était une joie pour toute la congrégation qui venait admirer comment, d’elle-même, Gisèle sautillait ou tournait sur place. La mère supérieure n’appréciait pas cette précocité et en fit part à sœur Marie-Clotilde :

– Ma sœur, vous devez cesser ces diversions avec Gisèle ; vous la menez ainsi dans une dérive de distraction qui risque de nuire à son développement intellectuel. A l’avenir, ma sœur, je souhaiterais que vous ne manquiez aucun office et que vous participiez davantage aux travaux du potager. Sœur Marie-Judith vous remplacera auprès de Gisèle pour les besoins de votre foi et ceux de notre jardin.

– Mais ma mère, je ne manque pas les offices et je peux emmener Gisèle avec moi au potager ; je veillerai sur elle. Ma mère, vous ne pouvez pas me séparer de cette enfant, elle a besoin de moi et je la conduis dans la foi !

– Sœur Marie-Clotilde, ce sera ainsi et je vous demande de vous y plier. J’aimerais vous entendre rapidement en confession et je vous invite à vous rendre à la chapelle pour vos prières de repentance.

– Bien ma mère, je vous demande pardon.

Sœur Marie-Clotilde confia Gisèle à sœur Marie-Judith et se dirigea vers la chapelle pour se recueillir. Lorsqu'elle y entra, elle se plaça sur le côté de la nef, sous la grande croix de bois surélevée et sous le regard du Christ. Elle retenait ses larmes, mais elle avait fait vœu de servir le Seigneur. Elle ne cessa de prier et, rapidement, elle raisonna son affection excessive pour Gisèle. Ses suppliques allèrent vers son devenir : « protégez-la Seigneur, je vous la confie, veillez à son éducation, donnez-lui le bonheur de trouver des parents qui l'aimeront. Pardonnez sa maman de son abandon et donnez-leur la paix ».

La religieuse quitta la chapelle et se rendit au bureau de la mère supérieure, pour lui demander à nouveau pardon et, après une gémulation, celle-ci lui fit le signe de croix de l'absolution. Sœur Marie-Clotilde retourna voir Gisèle dans sa chambre qui, dès qu'elle l'aperçut, se jeta en courant dans son aube, la tête blottie entre les genoux de la religieuse. Gisèle la serra très fort en gardant son refuge. La sœur, émue, lui dit :

– Ma petite Gisèle ! Sœur Marie-Clotilde est revenue, tu peux me lâcher maintenant, nous allons dîner et après tu vas faire un gros dodo, mais avant de dormir, nous ferons ensemble une prière pour le petit Jésus.

Gisèle, qui avait tout juste dix-huit mois, tirait sur l'aube de la sœur, l'invitant à danser. Elle s'accrochait à elle et tournait autour en balbutiant on ne sait quoi.

Sœur Marie-Clotilde avait beau la retenir, rien à faire, Gisèle voulait faire la ronde alors :

– Non Gisèle, pas maintenant, tu sais mère supérieure ne veut plus que je danse avec toi !

Alors, la petite fille s'arrêta brusquement comme si elle avait compris les paroles de la sanction. Elle fixa la sœur et se mit à pleurer. Gisèle pleurait très rarement, mais là, elle ressentait la punition infligée à toutes les deux.

Les jours et les semaines passèrent. Sœur Marie-Judith prenait régulièrement le relais pour s'occuper de l'enfant, mais Gisèle ne lui exprimait pas la même affection. Elle restait des heures assise dans son lit, ou par terre sur une couverture, à jouer avec sa poupée de chiffon. La religieuse, se retrouvant inactive, se plongeait dans son bréviaire dont elle discernait la bonne lecture. Mais, dès que sœur Marie-Clotilde franchissait la porte de la chambre, alors c'était des grands cris de joie : Gisèle se relevait, laissant sa poupée sur le sol : « cloti... cloti... » ces mots, qui sortaient du cœur, étaient un rayon de soleil pour toutes les deux.

Tirillée par Gisèle, la sœur guettait les moments où la mère supérieure n'était pas dans les parages de la chambre. Aussitôt, elle entonnait une mélodie et elles dansaient toutes les deux, partageant un plaisir commun. Gisèle sautillait, tournait sur elle-même, sans que la sœur ne l'ait incitée à le faire. Gisèle était surprenante. Mais cet attachement allait avoir une fin.

La mère supérieure convoqua la religieuse dans son bureau :

– Ma sœur je vous ai fait venir pour vous annoncer que notre petite Gisèle va être placée dans une famille d'accueil le mois prochain. Suite à leur demande, cette famille a reçu l'agrément de la Direction des Services de l'Assistance à l'Enfance qui nous en a transmis copie. Gisèle va avoir vingt mois et nous ne pouvons pas la garder indéfiniment ; ce serait contraire à notre mission de charité. Ce couple, dont le monsieur est notaire à Ailly-sur-Noye, désirerait accueillir un enfant. Nous leur avons donc proposé notre Gisèle pour une durée qui reste à définir. Ma sœur, je sais que cette petite est une enfant d'exception, mais il va falloir s'en séparer.

– Bien ma mère, je prends acte de votre décision ; je préparerai ses quelques affaires pour la famille d'accueil le jour venu.

Sœur Marie-Clotilde quitta le bureau, abattue. Elle allait devoir laisser partir sa petite Gisèle, après l'avoir adorée pendant vingt mois. Tout devait s'effacer subitement, lui laissant un grand vide qu'elle ne pourrait combler que dans l'adoration du Christ.

Le vendredi 5 mai 1944, jour de la Sainte Judith, en début d'après-midi, une traction-avant noire s'arrêta devant le porche du monastère. Sœur Marie-Clotilde avait été prévenue depuis plusieurs jours, son désespoir l'avait conduite à faire d'interminables prières dans la chapelle. Sœur Marie-Judith l'avait